

Platon est-il un rappeur? Qui a peur de la culture populaire?

Roger Chamberland

Numéro 121, printemps 2001

Vivre et faire vivre sa culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, R. (2001). Platon est-il un rappeur? Qui a peur de la culture populaire? *Québec français*, (121), 37–38.



Snoop Dogg, Dr. Dre, MC Ren and Ice Cube... (Rolling Stone, janvier 2001)

PLATON EST-IL UN RAPPEUR ?

Qui a peur de la culture populaire ?



Platon, Musée de Vézère

Il semble bien que la culture fasse défaut dans notre société postmoderne, que son niveau soit à son plus bas faisant craindre qu'elle ne disparaisse tout à fait de notre monde remplacée par un ersatz qui n'offrirait pas les garanties de maintenir un esprit sain dans un corps sain. Un Jean Larose, un Jacques Grand'maison ou, plus récemment, un Thomas De Koninck – dont on trouvera dans ces pages un vibrant plaidoyer pour la culture – ont posé un triste constat sur l'état de la culture chez les jeunes, et plus largement parmi la population. « Culture du pauvre », « Nouvelle ignorance », voilà autant de termes pour désigner ce qui semble être le lot de nos concitoyens. Pire encore, les jeunes d'aujourd'hui sont devenus de véritables éponges à une culture du prêt-à-penser, ils s'aliènent de plus en plus en fréquentant cette vilaine culture américaine porteuse de tous les défauts de la terre, des pires tares artistiques et dénuée de toute esthétique digne de ce nom. En somme, nous vivons une nouvelle barbarie, désignée jadis par André Glucksman, pire que tout ce que nous avons connue jusqu'à maintenant. Il serait bien inutile de reprendre un à un les arguments que l'on met de l'avant pour démontrer que, culturellement parlant, nous courons à notre perte puisque le terrain sur lequel nous devons aller est lui-même miné : la culture des uns ne correspondant pas du tout à la culture des autres.

En fait, la perte appréhendée de la culture signifie plutôt que nous nous sommes engagés dans un nouveau paradigme, au sens où l'a défini Thomas Kuhn, mais que visiblement le passage d'un système de pensées à un autre rencontre des forces de résistance puisqu'il signifie ni plus ni moins que de remettre en question un savoir sédimenté que les gardiens ont développé à travers les siècles des réflexes d'auto-défense qui se résument à peu de choses près à cet axiome : « le temps est la meilleure garantie du savoir universel et de la sauvegarde des valeurs essentielles ». Autrement dit, les œuvres que nous ont léguées les civilisations passées et qui ont subi l'épreuve du temps sont les seules que nous devrions offrir en partage aux générations futures. Aristote, Rabelais, Diderot, Balzac, Proust et Camus pour n'en nommer que quelques-uns constituent la pierre d'assise

d'une pensée qui, somme toute, est toujours en proie aux mêmes réflexions et ressassent, tel un Sisyphe, les mêmes idées.

Soit. Il s'agit d'un héritage précieux puisque la pensée contemporaine s'est développée à partir de ce ferment intellectuel, mais l'on aurait tort de l'ériger en dogme, faisant fi de ce que peut nous apporter une pensée et une culture postmodernes. « La vérité n'est que la solidification d'anciennes métaphores » écrivait Nietzsche au siècle dernier ; peut-on condamner les « nouvelles métaphores » sous prétexte qu'elles ne font pas le poids vis-à-vis de celles que l'on prend maintenant pour construire un savoir blindé et étanche à toutes formes de mises au jour ou de résistances qui en éprouveraient la validité ou, à l'inverse, qui en renforceraient les assises ? On peut en douter. Toute démarche intellectuelle, tout parcours esthétique, voire toute recherche scientifique prend appui sur un scepticisme fondateur grâce auquel il est possible de remettre en jeu des connaissances, des savoirs, des certitudes et des habiletés qui nous permettent une meilleure adaptation à la vie quotidienne et un meilleur apprentissage des conditions évolutives qui sont notre lot.

AVANCER EN ARRIÈRE

Dans les véhicules de nos transports en commun, on pouvait lire cette affiche : « avancer en arrière ». Cet oxymore fait sourire parce qu'il est construit sur une contradiction apparente que nous utiliserons pour illustrer notre propos. Dans un autobus, cette petite phrase se comprend bien : il faut se déplacer vers l'arrière du véhicule afin de libérer l'espace pour que d'autres voyageurs puissent à leur tour prendre place afin de se rendre à destination. Or, si l'on reporte cette image dans le champ du savoir, on dirait que le fait de circuler dans le domaine des cultures classique et moderne devrait nous permettre de laisser entrer de nouvelles manières de penser, de dire, de faire, bref de comprendre le monde à partir de ce qu'il est sans pour autant négliger la somme des connaissances accumulées. Pierre Bourdieu nous a

Le fait de circuler dans le domaine des cultures classique et moderne devrait nous permettre de laisser entrer de nouvelles manières de penser, de dire, de faire, bref de comprendre le monde à partir de ce qu'il est sans pour autant négliger la somme des connaissances accumulées.

bien montré à quel point la culture relève d'un arbitraire spatio-temporel dont les paramètres relèvent d'une conception ponctuelle de ce qu'est l'état socio-historique d'une civilisation à un moment donné. Autrement dit, ce que nous connaissons de la culture des siècles passés répond à l'idée consensuelle et à une idéologie circonscrite à un groupe dominant, une hégémonie, hors de laquelle point de salut.

La connaissance et la transmission des classiques en art, en musique, en littérature, en sculpture, etc., ne peut être envisagé que si l'on est conscient de ce concept de relativité qui est la pierre de touche de la culture scientifique. Toutefois, le champ culturel, par atavisme idéologique, fait fi de ce principe fondateur et reproduit un effet de cadrage institutionnel qui enferme son savoir dans un périmètre de sécurité et diffère la compréhension du monde postmoderne tel qu'il s'offre à nous ici et maintenant.

CULTURE MORTE ET CULTURE VIVANTE

Notre métier d'éducateur repose malheureusement sur un ethos de classe qui dresse l'une contre l'autre les cultures passées et les cultures actuelles. D'un côté, l'on rencontre ceux pour qui la culture postmoderne est affaire de mode parce qu'elle se coltine avec une culture populaire suspecte compte tenu de son accessibilité immédiate et de ses reflets de surface dissimulant un vide profond. De l'autre côté, il y a ceux qui croient que la culture populaire, celle qui envahit notre quotidien est la seule qui mérite notre attention puisqu'elle est la manifestation spontanée de notre rapport au monde. De part et d'autre, on s'enferme dans une structure idéologique à sens unique et l'on fait la sourde oreille à ce qui serait susceptible de créer un terreau fertile d'appréhension et de compréhension de la civilisation postmoderne. « La nouvelle ignorance » n'est pas plus à chercher du côté de la culture vivante que de la culture classique, l'une

comme l'autre dressant des frontières étanches entre un savoir acquis et sédimenté et un savoir friable, éclectique et, fondamentalement, actuel. Ce manichéisme suranné définit une position de classe qui devient intenable lorsque nous sommes devant des groupes d'étudiants qui se nourrissent de musique populaire, de cinéma américain, de littérature de *best seller* ou d'art alternatif. En un certain sens, la valeur esthétique de ces pratiques artistiques

est aussi légitime que celle que l'on retrouve dans les manuels, les anthologies et les dictionnaires puisqu'en leur temps, ces œuvres ont elles aussi été soumises à un procès de légitimation dont on gomme les enjeux une fois prononcée la sanction de consécration.

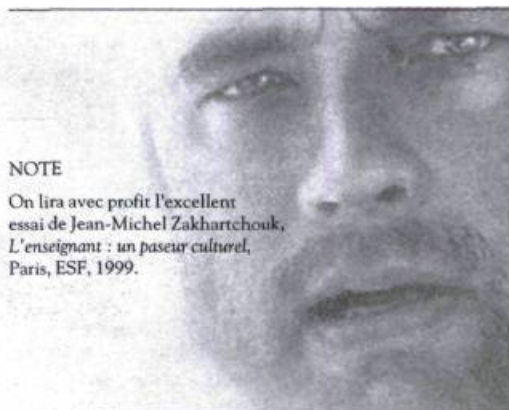
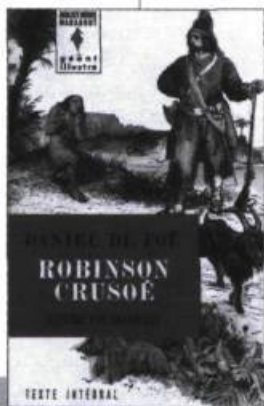
Le mandat premier de l'éducation, et de surcroît de ceux qui y œuvrent est de former des esprits curieux et avides de connaissances, mais aussi de leur fournir les moyens et les outils de comprendre et d'analyser d'un point de vue critique le monde dans lequel vivent ces jeunes afin qu'ils deviennent de meilleurs citoyens et des êtres capables d'interpréter et de s'approprier la culture dans lequel ils vivent, mais aussi celles dont elle relève.

Je veux bien admettre que la culture classique constitue un héritage que l'on aurait tort de balayer du revers de la main sous prétexte qu'elle ne répond plus à l'usage social qui est fait de la culture contemporaine, mais il faut savoir établir les ponts entre ces domaines d'expertises afin de s'inscrire dans une synchronie et une diachronie organiques susceptibles de rendre intelligibles les cultures passées et présentes.

En somme, il faut partir du vécu de ces jeunes et sonder la manière dont ils perçoivent la culture postmoderne, l'usage social qu'ils en font, la sensibilité somatique et esthétique qu'ils manifestent afin de les confronter à la logique socio-économique du néolibéralisme dont ils sont l'objet. Dans un deuxième temps, il importe de les amener à prendre conscience de l'existence des œuvres qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, ont été les artefacts culturels de la civilisation dont elles relèvent. Ainsi le rap aujourd'hui si populaire n'a-t-il pas partie liée avec la tradition des troubadours ? Un film comme *Seul au monde* n'exploite-t-il pas la même thématique que *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier et le *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe ? L'engouement des publicités pour le lait et des chansons qu'elles revivifient ne sont-elles pas la preuve que la musique populaire des années 1960 et 1970 fait partie d'un patrimoine musical qui n'est pas l'exclusive des soi-disant *Baby-Boomers* ?

L'éducateur est un « passeur culturel », celui ou celle qui permet le dialogue des cultures passées et présentes et qui favorise l'ancrage culturel, historique et social de jeunes qui, trop souvent, ont l'impression que le monde est né avec eux. Plutôt que de regretter la perte de l'essence de la Culture, il faut travailler à développer la conscience d'une dynamique culturelle qui ne connaît ni les frontières du temps non plus celles de l'espace.

Il importe d'amener les jeunes à prendre conscience de l'existence des œuvres qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, ont été les artefacts culturels de la civilisation dont elles relèvent. Ainsi le rap aujourd'hui si populaire n'a-t-il pas partie liée avec la tradition des troubadours ? Un film comme *Seul au monde* n'exploite-t-il pas la même thématique que « *Vendredi ou les limbes du Pacifique* » de Michel Tournier et le « *Robinson Crusoe* » de Daniel Defoe ?



NOTE

1. On lira avec profit l'excellent essai de Jean-Michel Zakhartchouk, *L'enseignant : un passeur culturel*, Paris, ESF, 1999.